

Discours d'inauguration de la plaque commémorative en mémoire de Matthieu Giroud

Loïc Vadelorge

27 mai 2016

Il nous est difficile aujourd'hui de prendre la parole au moment d'inaugurer une modeste plaque commémorant la disparition de Matthieu Giroud, le 13 novembre 2015. Cette difficulté de parole nous renvoie à ce que nous avons tous vécu dans les jours qui ont suivi les attentats. Nous étions abasourdis, tétanisés, incapables de mettre des mots sur notre douleur, hagards devant l'autel qui avait été constitué à la porte du bâtiment C et sur lequel pendant plusieurs semaines les bougies et les fleurs ont servi de langage.

Nous, c'est l'ensemble de la communauté universitaire, les étudiants de Matthieu, les secrétaires et responsables administratifs, les enseignants et les chercheurs. Nous, c'est ici, à Marne-la-Vallée, dans cette petite université où l'on s'est embrassé et serré à ce moment là plus fort que d'habitude, pour conjurer une absence intolérable. Mais ici, dès ce moment là c'était aussi ailleurs, comme en ont témoigné les dizaines de messages de compassion venus de toute la France mais aussi de l'étranger. Solidarités universitaires de principe mais plus encore témoignages de chercheurs qui avaient connu et lu Matthieu, bien au-delà des territoires de la géographie. Nous avons laissé plusieurs jours ces témoignages s'accumuler sans avoir la force de remercier leurs auteurs qui souhaitaient s'adresser à travers nous à la famille de Matthieu. Il a fallu du temps, beaucoup de temps, pour reprendre pied et retrouver notre raison d'être ici et si nous nous sommes redressés nous n'en n'avons certes pas fini avec la perte.

Il nous fallait un lieu, de mémoire si l'on veut ou plus sûrement de fidélité à ce qu'à des titres divers nous avons vécu avec lui. L'idée d'une plaque n'aurait sans doute pas plu à Matthieu mais nous avons passé outre, après y avoir longuement réfléchi, collectivement. Il ne s'agissait pour nous ni de solder notre deuil, ni de décerner à titre posthume une médaille dérisoire. Il s'agissait simplement d'inscrire sur un mur d'université, un nom qui compte pour nous et de rappeler cette évidence : ce qu'est l'université au-delà des différentes sensibilités qui y travaillent, c'est un lieu où l'on lit, où l'on parle, où l'on s'interroge et où l'on écrit. Cette plaque nous incitera donc moins à figer un moment d'histoire dramatique qu'à continuer les conversations pédagogiques, scientifiques ou quotidiennes que nous avons eues avec Matthieu Giroud.

Si Matthieu est présent c'est d'abord parce qu'il n'était pas de ces étoiles filantes qui se contentent du minimum syndical dans l'enseignement supérieur. Chacun d'entre nous savait sa disponibilité, sa fiabilité, sa solidité. Il était ici, comme à Clermont-Ferrand ou Poitiers profondément aimé. Il répondait présent pour

l'enseignement et pour la recherche et il a contribué à ancrer la géographie dans cette université comme dans les autres où il a exercé. Il était de ces enseignants-chercheurs qui savaient trouver le temps de l'échange, dans les couloirs ou aux côtés de la machine à café, pour démêler le travail ou pour parler de la vie, de la famille, de la musique ou du sport. C'est à l'évidence ce temps qu'il donnait à l'humanisation de l'enseignement supérieur qui explique l'intensité de notre douleur collective.

Si Matthieu reste aussi présent, c'est encore parce qu'il vivait son métier d'universitaire sur le registre de la quête. Il était aux antipodes de la figure de l'enseignant imposant, certain de son savoir, de ses lectures ou de ses méthodes. S'il savait quelle géographie il pratiquait, il n'en conservait pas moins le sens du doute et d'abord sur ses lectures. Parmi les nombreux projets qu'il avait pour le laboratoire Analyse comparée des pouvoirs, il avait évoqué l'organisation d'un séminaire interdisciplinaire où nous aurions discuté des grands auteurs. Dans son esprit il ne s'agissait pas de savoir qui il fallait lire de Michel Foucault, de Pierre Bourdieu, d'Henri Lefebvre, de Michel de Certeau ou de David Harvey mais plutôt comment selon les disciplines on pouvait lire et relire les penseurs de notre temps. Il ne s'agissait pas, en d'autres termes d'imposer des bibliographies – « dis-moi ce que tu lis et je te dirai si je peux travailler avec toi » – mais de poser une question beaucoup plus subtile : « dis-moi comment tu lis et voyons comment nous pouvons avancer ensemble ». Cette proposition-là, qui est aussi une leçon, il nous appartiendra de la prolonger, en particulier quand nous relirons cette année les écrits d'Henri Lefebvre. En octobre 2015, Matthieu avait fait paraître dans la revue *Métropolitiques* un long compte-rendu d'un récent livre du sociologue Neil Brenner, compte-rendu dans lequel il suggérait de dépasser les postures a priori de la recherche sociale pour se tourner vers ce qu'il appelait, après Henri Lefebvre « l'expérience urbaine » qui est, je le cite, « celle qui traverse le quotidien, la banalité, l'habitude ou l'inattendu, le répété comme l'instantané ».

Si Matthieu Giroud reste présent encore c'est parce qu'il était de ces chercheurs qui ne savent pas écrire avant d'avoir enquêté. C'était un géographe de terrain, qui partait à la rencontre des pêcheurs du dimanche du quartier d'Alcantara à Lisbonne et des immigrés des rives de l'Isère, du Tage ou de la Seine. Les terrains de Matthieu sont ceux des usages de la ville contemporaine, qui ne s'écrivent pas d'en haut et une fois pour toute par la main invisible du marché ou le dessin du planificateur mais qui sont le produit de confrontations sociales, de relations de pouvoir mais aussi de détournements, de jeux avec les interdits. Dans un article important, pour les sciences sociales, publié en 2011 sur les « usages populaires de l'espace », Matthieu invitait à l'analyse du rôle des habitants, je le cite à nouveau, « plus actifs que défensifs, plus dynamiques que conservateurs dans la production du changement urbain ». Cette attention aiguë qu'avait Matthieu à la parole recueillie des habitants, des passants ou des touristes, la place qu'il donnait à cette parole dans son écriture de chercheur n'avait pas pourtant vocation à remplacer

l'analyse scientifique. Il ne s'agissait pas pour lui d'enregistrer cette parole mais bien de construire, à partir d'elle, un raisonnement alimentant à la fois le savoir et la théorie. On retrouve ici la figure de l'engagement sur laquelle on reviendra cet après-midi et qui reste là-encore une pratique d'écriture à méditer.

Si Matthieu Giroud reste enfin présent, c'est parce qu'il combinait robustesse et sensibilité. Abordant avec ses étudiants la géographie du Chili, il citait Pablo Neruda, comme nous l'ont rappelé ces mêmes étudiants qui avaient tenu à inscrire un vers du poète chilien à côté des fleurs et des bougies. Nous sommes passés des jours durant devant ces mots, regrettant de ne pas avoir pu engager avec Matthieu une longue conversation sur la poésie et ses usages. C'était là sans doute une autre manière d'aborder l'enseignement, la recherche mais aussi en définitive la vie. A défaut d'engager ce dialogue, on se rappellera que Matthieu, qui aimait le foot et le rock, transmettait aussi le sens de la poésie. On nous permettra enfin de rendre Neruda à Matthieu, en guise de salut. L'extrait qui va suivre est tiré d'un recueil de Pablo Neruda, les cent sonnets d'amour, publié en 1960. Il illustre le rapport aux mots et à l'écriture que nous gardons de Matthieu Giroud.

La parole même, un papier écrit,
Par les mille mains d'une seule main,
Passe à travers toi, inutile aux rêves,
Et tombe par terre, et s'y continue

Et qu'importe donc, lumière ou louange,
Qu'elle soit versée, débordant la coupe :
Elle est du vin le tremblement tenace,
Et tes lèvres sont teintées d'amarante